

Langues et cité

L'arménien en France

En 2007, l'année de l'Arménie a été l'occasion de présenter au public français une série de manifestations culturelles autour de l'Arménie et des Arméniens.

Dans les années 1920, la France accueillait sur son sol quelque 60 000 réfugiés arméniens, rescapés du génocide de 1915. Débarqués à Marseille, certains s'y installent, d'autres essaient

Langues et cité

Arménien occidental	p. 2
Normes	p. 3
Littérature	p. 4
L'enseignement	p. 6
L'école	p. 7
Vivre dans la langue	p. 8
À Marseille	p. 9
Locuteurs	p. 10
Parutions	p. 11
Bibliographie	p. 12

Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques

le long de la Vallée du Rhône pour travailler dans les industries textiles de la région lyonnaise ou de l'Isère, d'autres enfin font souche en région parisienne où ils fondent de véritables « villages arméniens » à Alfortville, Issy-les-Moulineaux, Arnouville. Ouvriers, artisans, commerçants, c'est pour eux le début d'un long processus d'ascension sociale et d'intégration à la société française. Ces « apatrides » seront, pour la plupart, naturalisés français après 1946.

Quatre-vingts ans après, on compte environ 400 000 Français d'origine arménienne. Ils se sont intégrés de façon exemplaire à la société française ; certains d'entre eux ont connu des réussites exceptionnelles comme le chanteur Charles Aznavour, le cinéaste Henri Verneuil ou le député et ancien ministre Patrick Devedjian. Pour autant, ils n'ont pas oublié la langue et la culture arméniennes. Jusqu'aux années 1960, la France est un des principaux foyers de la littérature et de la presse d'expression arménienne, elle compte encore aujourd'hui plusieurs écrivains arméniens de premier plan. À partir des années 1970, un renouveau se manifeste au sein de la troisième génération, qui cherche à se réapproprier sa langue et sa culture d'origine. Cette évolution illustre ainsi à sa manière le débat toujours en cours sur les phénomènes croisés que sont l'immigration, l'intégration et le plurilinguisme. On mesure la trajectoire particulière dont sont porteurs les descendants : intégrés à la société d'accueil, dont ils ont assimilé la langue et les valeurs, ils investissent néanmoins d'un fort désir la langue et la culture des grands-parents, un désir qui en dit long sur l'identité appréhendée comme un fait symbolique impliquant l'individu et la communauté.

L'arménien occidental, destin d'une langue de diaspora

Anaïd DONABEDIAN,
Inalco

L'arménien constitue un rameau isolé au sein de la famille des langues indo-européennes. À partir du Moyen Âge, l'arménien classique cède progressivement la place à deux branches qui ont donné naissance, au XIX^e siècle à deux variétés normées : l'arménien occidental et l'arménien oriental (voir l'article p. 3).

L'Arménie étant située à la frontière des grands empires qui ont successivement dominé la région, la langue arménienne s'est trouvée en contact avec de nombreuses langues de groupes différents qui ont influencé son développement à divers stades de son histoire. Au stade ancien, on note des analogies de structures avec le grec, et de nombreux emprunts lexicaux à l'iranien, mais aussi des traces du substrat ourartéen, qui n'est pas rattaché à la famille indo-européenne. Plus tard, le bilinguisme prolongé des Arméniens avec le turc a infléchi le développement morphosyntaxique de la langue et apporté de nombreux emprunts encore très vivants dans les dialectes. Malgré tout, la langue moderne a gardé une grande proximité avec la langue classique, notamment au plan phonologique et lexical, ainsi que pour la morphologie du verbe. Le lexique et les modes de formation lexicale sont également restés stables malgré la concurrence des emprunts.

Au V^e siècle, l'arménien a été doté d'un alphabet original, dont la création est attribuée

à l'ecclésiastique Mesrob Machtots. Cet alphabet, destiné à la traduction de la Bible, a immédiatement donné lieu à une littérature classique florissante. Les premières œuvres du V^e siècle sont essentiellement historiographiques ; elles sont rapidement suivies d'œuvres théologiques et de très nombreuses traductions du grec (Pères de l'Église, historiens, théologiens, philosophes), puis d'œuvres poétiques (hymnes, fables...), juridiques, scientifiques (grammaires, géographie, puis, au temps des invasions arabes, des traités médicaux et vétérinaires).

Une langue moderne se rapprochant de la langue parlée apparaît pour la première fois dans les textes au XIII^e siècle quand, fuyant les invasions mongoles, les Arméniens quittent le plateau arménien et sa capitale Ani pour fonder un nouveau royaume en Cilicie. Alors que sous la dynastie précédente des Bagratides, on utilisait le grec ou l'arméen comme langue de chancellerie et l'arménien classique pour les usages religieux ou littéraires, le nouveau Royaume choisit pour la première fois de rédiger ses textes officiels, et notamment juridiques, dans une langue qui se veut compréhensible par tous ; l'arménien classique reste toutefois la langue littéraire noble jusqu'au milieu du XIX^e siècle, même si la langue moderne en gestation transparait dans différents textes.

Le XIX^e siècle est celui de la

modernité pour les Arméniens : une riche littérature se développe avec un courant romantique, puis la naissance d'une prose réaliste, et une intense activité de traduction d'œuvres occidentales, en même temps qu'un travail de normalisation de la langue moderne, qui devient langue littéraire. Puis à la charnière du XX^e siècle, la prise de conscience de la richesse dialectale conduit à un nouvel enrichissement de la langue moderne, notamment grâce à la découverte par les ethnographes de l'épopée orale de David de Sassoun, qui a fait l'objet, en 1939 d'une édition intégrant l'ensemble des récits recueillis dans diverses variantes dialectales. Après la constitution de la grande diaspora consécutive au génocide de 1915, la culture arménienne occidentale se développe hors de son territoire, que ce soit au Moyen-Orient ou ailleurs, considéré encore aujourd'hui comme le conservatoire de l'arménien occidental. En France, un courant littéraire important apparaît à Paris entre les deux guerres mondiales (voir l'article p. 4-5). Aujourd'hui, on compte en France deux grands poètes arméniens : Krikor Beledian et Zoulal Kazandjian. Un quotidien en langue arménienne, *Haratch* (audience : environ 10 000 lecteurs, y compris hors de France), paraît à Paris depuis plus de soixante-dix ans ; sont publiés également en France plusieurs journaux bilingues à

dominante arménienne (*Gamk*, quotidien) ou française (*France-Arménie*, mensuel ; *Achkar*, hebdomadaire). L'arménien occidental est désormais parlé uniquement en diaspora, ce qui a des conséquences sur son développement sociolinguistique : les locuteurs font un usage le plus souvent restreint des registres stylistiques, soit par manque de compétence, soit au contraire par purisme. Ajouté au bilinguisme massif, le phénomène des néo-locuteurs, qui n'est pas encore dominant, mais pourrait le devenir, conduit à l'émergence de nouvelles ramifications dialectales fondées sur le type de bilinguisme auquel sont confrontés les locuteurs de l'arménien occidental : la langue évolue en effet différemment dans les foyers anglophones, francophones, hispanophones, par le biais notamment de calques des langues de contact (comme « troisième âge » venu du français). Mais certains dialectes arméniens subsistent encore dans certaines régions, notamment au Moyen-Orient, et enrichissent la vitalité de l'arménien occidental. Dans toute la diaspora, et notamment en France, un renouveau linguistique se manifeste à partir des années 1970, lorsque la troisième génération, parfaitement intégrée, cherche à se réapproprier sa langue d'origine. L'essor récent des écoles bilingues franco-arméniennes est le signe de la poursuite de ce mouvement ●

L'ARMÉNIEN MODERNE :

QUESTIONS DE NORME

Anaïd DONABEDIAN,
Inalco

Arménien oriental et arménien occidental : historique

Privés d'État durant presque toute leur histoire, les Arméniens sont, au XIX^e siècle, partagés entre l'Empire ottoman et l'Empire russe, avec pour centres culturels Constantinople et Tiflis. Ainsi, à l'époque où les peuples d'Europe occidentale et des Balkans standardisent leurs langues nationales, l'arménien classique cesse d'être la langue littéraire des Arméniens, qui adoptent, dans chacun des empires, deux standards modernes, l'arménien oriental et l'arménien occidental, issus de deux grandes familles dialectales. L'intercompréhension est possible, même si chaque standard est bien identifié, et que nul ne peut échapper à la dichotomie : seuls quelques écrivains isolés, comme Levon Chant (1869-1951), ou plus tard Kostan Zarian (1885-1969), ont cherché à « réunifier la langue arménienne », sans réel succès.

Le XX^e siècle ne fait qu'accentuer le clivage, avec, à l'ouest, l'éclatement de l'Arménie dite turque, qui, après le génocide de 1915, se disperse en une diaspora massive, et à l'est, la soviétisation de l'Arménie dite russe en 1921. L'arménien occidental, désormais en exil, devient langue de diaspora, et, dans cette position fragile, se trouve en tension perpétuelle entre déclin et volontarisme linguistique. L'arménien oriental, langue d'État, est soumis à une politique dirigiste qui promeut le russe, et le bilinguisme des Arméniens d'URSS rejoint ainsi par certains points la situation de la diaspora. Mais les deux univers sont désormais quasiment imperméables, et l'intercompréhension de plus en plus aléatoire.

L'écriture : continuité et réforme

L'alphabet arménien, créé au V^e siècle, a surtout remarquablement fait la preuve de son adéquation à la structure phonologique de la langue, qui ne s'est pas démentie à travers les siècles, malgré les

mutations phonétiques entre l'arménien classique et les deux normes modernes. Cependant, en 1922, le régime soviétique entreprend une réforme destinée à rendre l'écriture totalement phonologique, et allant jusqu'à supprimer deux lettres. Elles sont réintroduites en 1939, et la réforme amendée est toujours en vigueur en Arménie, mais n'a jamais été adoptée par la diaspora (y compris en Iran où on parle l'arménien oriental). Le divorce des orthographe suscite, depuis l'indépendance de l'Arménie (1991), des débats idéologiques aussi virulents que stériles. En pratique, en ex-URSS et dans les communautés récentes (comme en Suède), on utilise l'orthographe réformée, mais ailleurs, comme en France, la seule norme admise est l'orthographe classique. Ainsi, la barrière orthographique s'ajoute à la différence linguistique pour faire obstacle à des collaborations éditoriales et pédagogiques que la chute du rideau de fer rendait enfin possibles. En Arménie, quelques lettrés défendent l'orthographe pré-soviétique, contrairement à la majorité des intellectuels qui, craignant peut-être l'obsolescence de leurs propres écrits, invoquent des raisons économiques et le risque d'une rupture de transmission culturelle. De fait, le débat divise surtout diaspora et Arménie, cristallisant les malentendus entre un État-nation émergent, manquant de moyens et de culture démocratique, et « sa » diaspora occidentale, qui peine à se reconnaître dans un pays au passé soviétique. Au plan pratique, la question de l'orthographe pourrait être au moins en partie résolue par l'édition numérique associée à un convertisseur d'orthographe.

Une langue polycentrique

L'enseignement de la langue, enjeu vital en diaspora, est le domaine le plus touché par cette situation polycentrique, car il requiert par définition une norme stable.

Confrontées à l'afflux de nouveaux migrants d'Arménie, locuteurs d'arménien oriental, les écoles n'ont ni les moyens, ni la volonté de dédoubler les classes, et sont même parfois contraintes de recruter des enseignants formés dans une autre norme que celle qu'ils doivent enseigner. Si on ajoute à cette variation de norme l'hétérogénéité des niveaux entre primo-arrivants (d'Arménie - arménien oriental - ou du Moyen-Orient - arménien occidental) et enfants de quatrième génération de diaspora, on comprend qu'en l'absence de solution structurelle, la situation est un véritable défi pour les enseignants.

À l'Institut national des langues et civilisations orientales, où le débutant commençait traditionnellement par l'arménien occidental, et s'initiait à l'oriental (orthographe classique) en deuxième année, le choix est désormais proposé dès la première année, et à l'issue de la licence, l'étudiant doit faire preuve de la maîtrise active d'un standard et de la maîtrise passive des autres normes, c'est-à-dire de compétences intégrant la variation de norme d'une langue polycentrique.

De fait, par-delà les deux normes (trois en considérant l'orthographe), toutes stabilisées, disposant d'une littérature, d'une presse, d'écoles, on ne peut que constater la flexibilité des pratiques, liée au brassage croissant des locuteurs. Toute prédiction est cependant prématurée : une fusion des deux normes est pure fiction compte tenu de l'absence de gouvernance intrinsèque à la diaspora ; le déclin annoncé de l'arménien occidental est hypothétique, tant les marques de vitalité sont incontestables. En revanche, les situations de communication inter-normes, qui commencent à faire l'objet de recherches, montrent que les locuteurs sont de plus en plus conscients de la relativité de la norme, dont ils jouent parfois avec jubilation ●

La littérature arménienne en France est une littérature de diaspora. Elle naît d'une manière massive à partir de 1922. Certes, dans les années antérieures à la première guerre mondiale, la France attire une partie de l'*intelligentsia* arménienne en exil depuis les massacres de 1895-96, mais c'est après la débâcle de 1922 que les vagues de réfugiés amènent un grand nombre d'écrivains et d'intellectuels qui avaient échappé aux événements sanglants de 1915. Ils ont déjà publié des ouvrages et de ce fait ils constituent une « génération d'ainés », à laquelle s'oppose celle de jeunes écrivains dont la plupart ont une expérience traumatisante de la Catastrophe. Pour survivre ils travaillent, le jour, dans des ateliers et des usines, ils écrivent la nuit. Ils n'ont pas fait d'études universitaires, mais ils lisent tout ce qui se publie. Ils fréquentent les cafés du Quartier latin et du IX^e arrondissement. L'expérience des déportations et l'exil les ont muris d'une manière précoce et les poussent à une course effrénée de la jouissance et dans l'aventure de la création.

la particularité d'être l'expression d'un groupe de quinze jeunes écrivains, réunis autour d'un texte liminaire dont j'ai eu l'occasion de parler ailleurs¹.

Lieu de rencontre, la revue est un espace d'échange. Le texte liminaire de *Menk* affirme que les signataires se proposent avant tout « d'établir des liens étroits de camaraderie et de renforcer l'esprit de sincère solidarité, afin de servir d'une manière plus fructueuse la culture et la littérature arménienne ». Une revue est un peu une « maison », un refuge, un abri, un terrain, tout ce qui manque aux orphelins et aux rescapés. Aussi, donnera-t-on, moins d'importance aux affirmations esthétiques qu'au désir de s'unir, de se doter d'un territoire symbolique où pouvoir s'exprimer et se constituer en tant que groupe². L'écriture est une réaction à la dispersion et à la désintégration, un moyen, un *medium* de survie contre la perte et l'aliénation. Ch. Nartouni (1898-1968) déclame, avec la rhétorique habituelle de l'iconoclaste : « Nous, de race asiatique... Orientaux, nous aimons l'Orient, sans oublier d'étudier l'Occident

de l'autre constituant des références et des repères. *Tchank* se veut « le miroir des idées nouvelles et saines qui intéressent l'opinion nationale et internationale... » *Zwartnots* lance un débat sur les orientations de la nouvelle littérature avec pour thème « le national ou le cosmopolite dans la littérature » et dessine également un vaste programme où l'on retrouve la philosophie, les littératures étrangères, la musique, la danse, la peinture le cinéma, etc. Programme encyclopédique qui traduit une boulimie de savoir, une envie folle de vivre la modernité, un désir de se mettre au diapason de ce qui se fait de plus actuel.

Cette ouverture sur l'autre n'est pas dénuée d'ambiguïté. Dans l'expérience diasporique, le monde ambiant est perçu comme un monde menaçant l'intégrité de l'exilé, mais en même temps comme seul lieu de survie. Ceci explique les paradoxes de l'écriture diasporique.

De 1922 jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, pendant plus de trente ans, l'ouverture sur les littératures étrangères se fait d'une manière prudente. Bien sûr,

La littérature arménienne

Krikor BELEDIAN, Inalco

Le territoire de la presse

La presse est le lieu par excellence où s'élabore la littérature. Les partis politiques traditionnels financent ou soutiennent plus ou moins directement les quotidiens : *Abaka* (Avenir, 1921-1936), puis *Haratch* de Ch. Missakian (En avant, 1925), *Nor Yerguir* (Nouveau pays, 1926-1937), *Erévan* (1925-1930). La ligne de partage passe en fait entre les amis et les adversaires de l'Arménie soviétique. Elle départage également les revues et les groupes. *Arakatz* de H. Boghossian (1926), *Tsolk* (Reflète) de Gakavian-Gardon (1929), *Tchank* de Sema et de Manouchian se situent à gauche, *Zwartnots* de H. Palouyan plutôt au centre droit. En fait, ces groupes constituent des cercles aux contours assez vagues. Après une période d'improvisation commence la mise en place d'un projet plus solide : la revue *Menk* (Nous, 1931-33), présente

et ses arts. Nous vivons dans le siècle de la communication accélérée. Nous ne voulons pas rester sourds aux voix qui nous viennent de l'univers entier, de l'Orient jusqu'en Occident et de l'Occident jusqu'en Orient. Nous voulons nous connaître... Nous voulons connaître les autres... Nous, jeunes gens privés de territoire, voulons hausser notre peuple sur le territoire de l'art, pour qu'il résiste jusqu'à ce qu'il retrouve son territoire véritable et y érige sa demeure ».

Les revues sont des laboratoires où sont posées les questions concernant l'identité, les relations ambiguës qui lient l'exilé étranger au monde qui l'environne. C'est là que se vit et se dit l'expérience diasporique, *cette ouverture à l'altérité, à la différence, à la déterritorialisation* et qui met en question aussi bien l'appartenance nationale que la pratique de la langue.

Ces groupes et les revues qu'ils éditent, sont loin d'être des ghettos. Le pays d'accueil, la culture environnante et la langue

critiques et écrivains connaissent le surréalisme, le futurisme, la littérature prolétarienne, la psychanalyse et les auteurs les plus en vue. Il suffit de feuilleter les pages du journal *Erévan* pour retrouver sous la plume de Z. Yessayan (1878-1943) toute sorte d'articles sur les avant-gardes.

Or, on traduit fort peu. Comme dit A. Berman, « l'épreuve de l'étranger » ne passe pas par la traversée d'une langue étrangère. Cette absence s'explique par le manque de grandes maisons d'édition et d'institutions capables de soutenir de tels efforts. Elle résulte également de la situation toute particulière d'affrontement et d'autodéfense dans laquelle se trouvent les survivants de la Catastrophe. Sans l'élaboration de schèmes d'adaptation, une trop grande exposition à l'Autre déstructure une identité déjà problématique, sinon éclatée. La question de la traduction sera à l'ordre du jour dans les années cinquante, à un moment où le

¹ *Cinquante ans de littérature arménienne en France, du Même à l'Autre*, CNRS Éditions, Paris 2001.

² Cf. « Exil et territoires symboliques » in « Hommes & Migrations », n°1265, Paris 2007.

processus d'intégration est très largement entamé, et pour éviter la sclérose et la stérilité se pose l'urgence d'une greffe. Aujourd'hui avec le recul, on peut dire que la littérature arménienne de France est certainement la plus riche et la plus novatrice des littératures nées dans la diaspora arménienne (du Liban aux USA). Tout d'abord, cette richesse se traduit par la quantité des œuvres, par leur variété, par le nombre des écrivains et par l'ensemble des thèmes abordés. La volonté de rendre compte du monde contemporain singularise les écrivains de France. Elle témoigne d'un projet explicitement affirmé, comme est affirmé le rejet de toute écriture à caractère passéiste. Les écrivains les plus avertis se méfient de toute tendance ou idéologie par trop « nationale » : l'évocation nostalgique d'un pays paradisiaque d'avant les affres de la Catastrophe. Aussi leurs ouvrages tournent-ils le dos à la thématique directe des déportations de 1915. Ils veulent être des « documents ». Ch. Chahnour (alias A. Lubin, 1903-1974) et Z. Vorpouni (1902-1980) se lancent

dix sont des romanciers. On ne sera pas étonné de voir les poètes produire des romans. Ces « récits d'exilé », qui n'ont rien « d'un récit de vie », constituent un genre à part entière. Le personnage central est un rescapé ou un déporté, qui vit dans un monde étranger auquel il s'oppose et où il finit par s'intégrer, quitte à perdre son identité. Emblématique est l'opposition du jeune étranger et de la belle Française. Ce schéma introduit des thèmes récurrents : l'absence des pères, la maladie, la révolte, la sexualité. C'est sur ce dernier point que le roman demeure le plus redevable à l'expérience française des écrivains. Romans contemporains, ces textes nous donnent une vision très contrastée de la France : *une France qui fascine l'imagination et attise le désir des rescapés à la mort*. Devant cette prolifération de textes à caractère sensuel, pour ne pas dire érotique, la critique de l'époque est désemparée et finit par occulter ce qui dans *cette relation mimétique* renvoyait à l'expérience de l'exil. Ce type de roman est l'exemple même d'une greffe novatrice. Le récit poétique

poétique du mouvement. La conquête d'un lieu pour vivre et pour créer est le thème majeur d'un poète qui a fait de l'absence d'ancrage, des pérégrinations et du déplacement le moteur même de son écriture, laquelle s'inscrit sur un fond catastrophique auquel elle semble tourner le dos. Pour Sarafian, la catastrophe de 1915 est un mal qu'il convient de transformer en une chance : une possibilité de survie, d'autocréation et d'invention. Ici aussi la greffe opère. Lecteur de B. Cendrars et de G. Apollinaire, le poète arménien ne se présente ni comme un conquérant, ni comme un exote cher à V. Segalen. Il est un déporté qui ne peut s'arrêter nulle part, ne peut appartenir à aucune terre, ne peut regarder en arrière sans se pétrifier. Il ne va nulle part. Il est l'exilé parfait. Il finira bien par s'installer et découvrir sa double identité³.

La poésie de Sarafian et, à un moindre degré, celle de P. Topalian, se met à l'écoute des recherches poétiques modernes, sans en être le simple écho. Elle parvient à inventer des formes nouvelles capables de dire ce mal-être, cet arrache-

niennne en France

dans la création de vastes cycles romanesques. Le premier inscrit son projet sous la bannière de : « Histoire illustrée des Arméniens » dont *La Retraite sans fanfare* est le premier volume (1929). Le second écrit six tomes de ses « Persécutés » dans l'objectif affiché de donner une vue panoramique de la vie des Arméniens de Marseille. L'idée de cycle romanesque avec son corollaire de « tranche de vie » dérive des grandes fresques de la littérature française depuis Balzac. Vorpouni ne craint pas de placer à l'origine de son écriture une lecture de Proust. Voilà un *germe fécondant*. Son terreau sera la vie à l'étranger.

La production romanesque est pléthorique. Elle reflète un mouvement de fond qui entraîne toutes les littératures européennes. Pour les jeunes écrivains, le roman est « le » genre par excellence. Des quinze signataires du manifeste de *Menk*

en est une autre. Évitant l'intrigue, les tableaux de société et les développements psychologiques, ce genre de texte permet l'écriture d'une expérience individuelle dans une forme concise et dépouillée. Il s'impose avec la prose poétique de Sarafian, les fantaisies historiques de N. Béchtichtchian, les récits de P. Mikaélian, de V. Chouchanian et de L. Méloyan. Le genre permet à l'écrivain d'éviter la lourdeur des structures romanesques et de créer une « atmosphère musicale », comme le dit Nartouni.

La fascination de l'autre

On écrit beaucoup de poèmes, certes, mais les vrais poètes sont rares. Sans nul doute c'est l'œuvre de N. Sarafian qui témoigne de la rupture la plus radicale avec la tradition poétique. *La Conquête d'un espace* (1928), *Flux et Reflux* (1938) et *Méditerranée* (1971) instaurent une

ment et cette difficile inscription dans l'étranger.

Or, l'autre littérature, l'autre langue, l'Autre, fascinent les écrivains. Quelques-uns franchissent le pas du bilinguisme. Prosateur arménien Chahnour s'intéresse aux surréalistes qu'il fréquente, écrit des poèmes en français qu'il signe sous le nom d'A. Lubin⁴. P. Topalian autotraduit quelques-uns de ses poèmes arméniens et édite deux volumes directement en français⁵. Vahram Gakavian se mue en Victor Gardon pour évoquer sa vie de rescapé⁶. Écrivain proche des communistes, Vorpouni écrit des nouvelles en français, tout en poursuivant une œuvre romanesque en arménien. Ce va-et-vient, ces passages d'une langue à l'autre sont plus qu'une greffe, ce sont des ponts jetés entre deux mondes, une espèce de dialogue entre deux langues étrangères et pourtant devenues familières ●

³ Cf. *Le Bois de Vincennes* (trad. A. Drézian), Parenthèses, Marseille, 1993.

⁴ Armen Lubin, *Le Passager clandestin*, Poésie Gallimard, Paris, 2005.

⁵ *Le jour du monde*, Rythmes, Paris, 1956 et Inscrit (1962).

⁶ Gakavian a fait paraître en arménien *Grains d'acier* (1927). Sa production française comprend *Le Chevalier à l'émeraude* (1961) et *L'apocalypse écarlate* (1970).

6 L'enseignement de l'arménien en France

Liliane PEKMÉZIAN¹
Nicole KAZANDJIAN²

1922 : La France accueille sur son territoire environ 60 000 immigrés, rescapés de l'Histoire, apatrides traumatisés, mais désireux néanmoins de se reconstruire une nouvelle vie. Il faut non seulement gagner sa vie et apprendre le français, mais également préserver et transmettre sa langue et sa culture : il faut créer des écoles.

Une seule structure existe alors en France : le collège Samuel Moorat créé en 1846, à l'initiative de la congrégation catholique mekhitariste de Venise. C'est un établissement privé de haut niveau, accueillant en internat des élèves sélectionnés par le supérieur de la congrégation. Dès la fin des années 20, les associations arméniennes, culturelles ou philanthropiques, créent dans des lieux divers, des « écoles » hebdomadaires. On manque d'équipement, de livres, de cahiers, mais les instituteurs sont passionnants : militants, intellectuels parfois célèbres. C'est à cette époque qu'est transférée de Turquie l'école Tebrotsassère qui, après un passage à Thessalonique, s'installe à Marseille avec 200 orphelins, puis en région parisienne en 1928.

Quatre-vingts ans plus tard il existe en France six écoles privées bilingues : une à Marseille, l'école Hamaskaïne qui couvre tout le cursus scolaire ; une école primaire à Lyon et une à Nice ; trois écoles

en Ile-de-France : l'école Tebrotsassère, au Raincy, déjà citée, qui assurait jusqu'à présent l'enseignement de la maternelle au collège, mais qui, va dans les prochaines années, assurer le cycle secondaire jusqu'au bac ; une école primaire à Alfortville où se trouve concentrée la plus forte communauté d'Ile de France, et une à Issy-les-Moulineaux. Au total, ces écoles accueillent plus d'un millier d'élèves. La maternelle est assurée uniquement en langue arménienne, dans un souci d'impregnation totale, déterminante à cet âge. Puis quatre heures hebdomadaires minimum sont consacrées à l'arménien en complément du programme de l'Éducation nationale.

Parallèlement à ces écoles quotidiennes, existent de multiples « écoles » hebdomadaires ou bi-hebdomadaires gérées par les Églises, les maisons de la culture arménienne ou des associations. On peut évaluer à plus d'un millier également le nombre d'enfants fréquentant ces « écoles » où, non seulement leur sont proposés des cours de langue (une à deux heures en moyenne) et de civilisation arméniennes, mais également des ateliers de danse ou de théâtre parfois.

Si l'arménien peut faire l'objet d'une épreuve facultative ou obligatoire au baccalauréat, compte tenu de la faible représentation de l'arménien dans l'enseignement public, les candidats se préparent le plus souvent dans le cadre de structures associatives ou par eux-mêmes. Des cours facultatifs d'arménien ne sont, en effet, assurés que dans quelques rares établissements secondaires comme le lycée Thiers à Marseille.

Au niveau supérieur, un enseignement d'arménien est assuré à l'Inalco avec un cursus complet de la licence au doctorat. L'université de Provence assure un cursus d'arménien en premier cycle avec délivrance d'un diplôme d'université. L'université catholique de Lyon propose également un enseignement d'arménien. Un tel foisonnement témoigne du développement qu'a connu l'enseignement de l'arménien en France ces vingt dernières années, mais révèle également un manque réel de structures harmonisatrices. En effet les situations sont extrêmement diverses et hétérogènes. Les enseignants, même s'ils font preuve d'une

motivation importante, n'ont, pour la plupart, pas reçu de formation adaptée. Les groupes d'élèves sont très hétérogènes (enfants plus ou moins arménophones – en arménien oriental ou occidental ! – ou non arménophones). Enfin, ces enseignants ne disposent ni de référentiels, ni d'outils d'évaluation sur lesquels s'appuyer, ni de manuels conçus pour des enfants de France. Ils utilisent des livres édités soit au Moyen Orient, soit au Canada... qu'ils adaptent... ou pas... ou encore ils mettent au point leur propre méthode.

En octobre 2004, une table ronde, lancée à l'initiative de la Croix Bleue des Arméniens de France, réunissait des représentants des écoles hebdomadaires et quotidiennes. Ils ont tous exprimé les mêmes souhaits : la coordination de l'enseignement de l'arménien avec la mise en place de programmes ou de référentiels et d'outils d'évaluation, l'élaboration de manuels et, en priorité, la formation des enseignants qui sont au cœur du système éducatif.

C'est pour répondre à ce besoin qu'un séminaire de formation d'enseignants de deux jours a été organisé, à titre expérimental, dans le cadre associatif, en novembre 2006. Pour l'animer, il a été fait appel à une spécialiste confirmée, enseignante en IUFM, d'origine arménienne. De plus, un petit groupe d'enseignants, s'inspirant des programmes d'apprentissage du français, a réfléchi à l'élaboration d'un programme.

Rebondissant sur cette expérience et avec la participation de la même formatrice, l'Inalco a décidé de développer un programme de formation continue et de valorisation de l'enseignement de l'arménien. En mars 2008, est proposé aux enseignants volontaires, un stage intensif d'une semaine qui leur permettra d'analyser leur propre pratique, de réfléchir sur les enjeux de l'apprentissage de l'arménien en France, d'acquérir certaines démarches d'apprentissage adaptées et de construire des outils d'évaluation. Une étape supplémentaire mais importante qui, espérons-le, donnera une impulsion nouvelle à ce long processus engagé il y a 80 ans ●

¹ Professeur de français, présidente de la Croix Bleue des Arméniens de France de 2000 à 2004.

² Formatrice à l'Institut de formation des maîtres de Paris, chargée de cours à l'université de Paris VII.

L'ÉCOLE, un territoire pour la langue

Seta BIBERIAN¹

Arrêt sur image

Sur le toit d'un monastère, des livres : ouverts à tous les vents, qui bruyamment, tournent les pages.

Ces livres sont arméniens et cette image, est celle d'un plan de Paradjanov² dans « Couleur de grenade ».

Cette image, merveilleusement belle, contient cette question, infiniment troublante : et si, bientôt, il n'y avait plus que le vent pour tourner les pages des livres arméniens... ?

D'une image l'autre

Septembre 1980 : l'école privée Hamaskaïne³ ouvre ses portes à Marseille⁴. Ce jour-là, ils étaient une poignée, de l'autre côté, petits écoliers « historiques » de Hamaskaïne. Une poignée et loin de se douter que leur première expérience, leur expérience personnelle de l'école, allait coïncider avec une expérience beaucoup plus large : celle d'un établissement bilingue, arménien-français, de la maternelle à la terminale dont l'aventure commençait avec eux.

De 1980 à 1994, l'école a grandi avec ses élèves : au fil des ans, la maternelle s'est enrichie du primaire, le primaire du secondaire et l'ensemble des cycles a été constitué en 1993, délivrant sa première promotion de bacheliers en juin 1994. Fin des années pionnières. Treize autres se sont succédées depuis et, avec la création de nouveaux locaux en 2003, plus de 300 élèves fréquentent l'éta-

blissement, constitué d'une classe par niveau.

Les enjeux de l'expérience

Il avait fallu, en France, deux générations après celle de l'immigration post-génocidaire (les années 20) pour que la question de la transmission de la langue jusqu'alors familiale (de parents à enfants) s'envisage sur un mode structurel, et que l'arménien réduit à un usage domestique lui-même menacé, se voie ouvrir une nouvelle aire d'expression : l'école. Et, par là même, retrouve un droit de cité.

Il s'agissait, à travers une expérience dénuée de tradition, du moins en France, de démontrer que l'intégration de l'arménien à l'enseignement général constituait un formidable enjeu pédagogique : que l'arménien et le français pouvaient se côtoyer et s'étayer l'un l'autre. Que l'école pouvait être autre chose que le lieu d'éviction définitive de l'arménien : un lieu de réappropriation permettant à l'enfant de grandir à travers ses deux langues (celle de son origine et celle de son lieu de vie) et à ces deux langues de « grandir » avec lui. Le lieu d'une identité décomplexée qui se donne les moyens de se connaître dans sa plénitude.

...et ses modalités

Le paysage national est à ce jour constitué de 6 ou 7 établissements bilingues français-arménien. Hamaskaïne est le seul à couvrir l'ensemble de la scolarité de ses élè-

ves ; il a aussi été le premier à proposer un enseignement bilingue *dès la maternelle*, et à mettre en œuvre une stratégie pour un enseignement précoce de la langue. À défaut d'être langue maternelle, l'arménien devenait langue de la maternelle. L'enseignement s'y partage donc paritaire-ment entre l'arménien et le français : un mi-temps dans chaque langue, une enseignante par langue et des apprentissages qui passent par l'une et l'autre selon le principe de « complémentarité » ou de « substitution »⁵. Un enseignement dans la langue donc, qui insensiblement, ou plutôt sensiblement, constitue tout un vécu où l'arménien a sa place bien à lui. Où une mémoire commune se tisse avec les premiers jeux, les premiers apprentissages, les premières amitiés et... le plaisir redoublé de deux langues.

Au-delà encore : quand un enfant, né à Marseille de parents et grands-parents nés à Marseille, s'adresse en français à cet autre venu d'Arménie qui lui « répond » en arménien, ce ne sont pas seulement deux langues qui s'échangent, mais deux expériences et, à travers elles, l'intuition fulgurante de ce qu'est la réalité diasporique : une mosaïque de situations derrière laquelle existe, pourtant, un principe d'unité.

À ce substrat mis en place en maternelle se superpose l'édifice du primaire et du secondaire, bien différent dans ses modalités d'abord horaires :

en effet « l'exposition » quotidienne de l'élève à l'arménien passe à 1 h 30 au primaire et 1 h au collège et au lycée. Seconde par rapport au français, l'arménien devient alors la première des deux langues vivantes qui s'ajoutent à elle pendant le cursus. Si les objectifs officiellement visés sont une bonne maîtrise de la langue orale et écrite, celle-ci ne saurait se mesurer qu'à l'aune des examens. Aussi l'enseignement de la langue, pour que celle-ci reste vivante en dehors de tout champ d'expression extérieur à l'école elle-même, doit-il se nourrir de tout ce qui l'exprime et la façonne : traditions, histoire, civilisation, littérature, faits d'actualité, dans une synergie toujours à inventer. La langue pour (ou par) la langue c'est la mort de la langue : la langue ne peut vivre dans la bouche de nos élèves que s'ils ont quelque chose à dire.

Leur rendre l'arménien par le biais de l'école est un acte purement volontariste, coupé de tout usage pragmatique, de toute nécessité immédiate. Il s'agit de leur rendre sensible que la maîtrise de l'arménien aux côtés du français, leur langue d'usage, les dote d'une focale double : sur eux-mêmes et le monde dans lequel ils vivent. Alors, aussi restreint que soit le territoire réel de l'arménien en diaspora, l'expérience de son apprentissage permettra de les affranchir de la tyrannie du visible ●

¹ Directrice de l'école privée Hamaskaïne (Marseille)

² S. Paradjanov (1924-1990) cinéaste arménien né à Tbilissi. *Couleur de grenade*, son chef-d'œuvre, date de 1969.

³ Association culturelle et éducative créée en 1928. Son siège est à Beyrouth. Elle est représentée à travers 15 pays de la diaspora. Il y a 3 écoles Hamaskaïne à l'échelle mondiale : Beyrouth, Marseille, Sydney.

⁴ Marseille constitue l'une des 3 grandes villes d'ancrage, avec Lyon et Paris, de la « communauté » arménienne et compte environ 100 000 « Arméniens ».

⁵ cf. Claude Hagège, *L'enfant aux deux langues*, Odile Jacob, p. 135-6.

Vivre dans la langue

Sossé MANAKIAN¹

Comment s'organise aujourd'hui l'enseignement de la langue arménienne dans une école bilingue ?

Enseigner l'arménien occidental en France, actuellement, c'est se trouver face à une situation spécifique et complexe, tant au niveau pédagogique que linguistique. L'établissement scolaire arménien, en général, présente aujourd'hui une communauté linguistique hétérogène caractérisée par une variété culturelle et une diversité des compétences linguistiques.

Cette hétérogénéité linguistique dans notre établissement se caractérise par des locuteurs francophones monolingues (enfants nés en France de parents nés en France), des locuteurs arménophones monolingues, version occidentale (enfants nés en France de parents nés au Moyen Orient), des locuteurs bilingues, langue française dominante, des locuteurs bilingues, langue arménienne occidentale dominante, des locuteurs bilingues passifs, (dans le cas où une des deux langues est comprise, mais non parlée), des locuteurs arménophones monolingues, version orientale (immigrés d'Arménie), des locuteurs arménophones bilingues, version orientale dominante (première langue orientale, deuxième langue occidentale).

La majorité des élèves au moment de leur scolarisation est monolingue. Dans le cas des enfants bilingues, il est assez exceptionnel que les deux langues se maintiennent sur un niveau d'égalité. La symétrie est rarement parfaite bien qu'ils aient acquis les deux langues simultanément et de façon identique dans un milieu naturel. L'objectif de toute école bilingue est de développer les deux langues sur toute l'étendue du domaine linguistique et accéder à un bilinguisme équilibré. Autrement dit, l'école doit offrir un apprentissage linguistique qui permette à l'élève d'utiliser l'une ou l'autre langue en toutes circonstances, avec la même efficacité. Or les deux langues ne sont pas valorisées de la même manière dans l'environnement socioculturel de l'enfant ni même au sein de l'établissement qui est tenu de

suivre et d'appliquer les programmes de l'éducation nationale...

Dans ce contexte, comment les élèves perçoivent-ils alors la place de la langue arménienne dans leur scolarité ?

L'arménien, qui est, de fait, une langue minorée devient une langue dominée au sein même de l'établissement quand son utilisation est limitée à la pratique interne de la classe. Les élèves adoptent la langue dominante de la classe, l'arménien ou le français. L'arménien, peu présent dans la vie quotidienne, est réduit à des fonctions restreintes. L'élève se trouve alors dans une situation linguistique déséquilibrée et déterminante dans son attitude psycholinguistique face à l'apprentissage de l'arménien.

La langue devient un moyen de communication de « nécessité » ou « d'utilité » occasionnelles : il n'est pas rare de surprendre parfois des enfants qui utilisent la langue arménienne face à un interlocuteur totalement francophone, qu'ils veulent tenir à l'écart de leur conversation ! Dans ce cas l'arménien est un code secret.

L'arménien devient aussi la langue commune de deux interlocuteurs bilingues, quand la première langue est différente : un enfant bilingue italien-arménien qui rencontre lors d'un voyage un enfant bilingue français-arménien, ou un enfant bilingue grec-arménien, va automatiquement utiliser l'arménien pour communiquer.

Pour un peuple diasporique tel que le peuple arménien, la transmission de la langue comme langue vivante est essentielle parce qu'elle est son principal marqueur identitaire, un liant solide et unificateur qui consolide la réalité du lien communautaire. Depuis l'indépendance de la République d'Arménie en septembre 1991, dans sa version orientale, l'arménien est désormais omniprésent dans le quotidien de la diaspora à travers les nouveaux médias audiovisuels (chaîne arménienne disponible par le satellite), ou encore à travers les visites touristiques et les échanges culturels, de plus en plus

fréquents.

La langue arménienne peut retrouver son efficacité fonctionnelle et l'école reste le milieu privilégié où l'enfant va acquérir des compétences pour la maîtrise de sa langue d'origine. L'école doit donc être un lieu de locution naturelle en arménien, et la langue doit être enseignée comme les autres langues étrangères, autrement dit il faut instaurer et créer des possibilités de communication quotidienne par un enseignement interactif.

De ce fait il est essentiel de développer les capacités de production et de compréhension orale des élèves, et de les solliciter sans cesse afin qu'ils puissent exploiter leurs connaissances linguistiques et s'exprimer sur n'importe quel sujet (social, scientifique, littéraire, artistique, culturel, politique ou autre.) Autrement dit l'arménien ne doit pas servir uniquement à découvrir ou apprendre la culture, l'histoire et la civilisation arméniennes, mais doit aussi devenir pour l'élève une interface entre son environnement immédiat et le reste du monde.

L'interaction permanente entre la connaissance linguistique : « information explicite », et extra-linguistique : « information implicite » est très importante pour le traitement linguistique et la dynamique de l'acquisition. L'élève doit se trouver en totale immersion dans la langue pour arriver à la maîtrise efficace. En clair, quand l'élève vit l'apprentissage de la langue à travers le trio « élève-livre-enseignant » il en acquiert certes les connaissances nécessaires, mais pour la maîtriser il doit vivre *dans* la langue. Vivre *dans* la langue, c'est se disputer, jouer, débattre, argumenter, exprimer des idées ou des sentiments dans cette langue qui dès lors accomplit ses fonctions essentielles et porte l'élève à un niveau de maîtrise.

Mais l'école suffit-elle seule à mener les élèves à la maîtrise « parfaite » de la langue ? Quel rôle joue son environnement immédiat dans cet apprentissage ?

C'est un autre débat... ●

¹ Enseignante d'arménien à l'école Hamaskaïne de Marseille

Arméniens à Marseille

Jean-Michel KASBARIAN¹

Boulevard d'Ararat, avenue et Jardin du 24 avril 1915, Jardin Missak Manouchian, rue Charles Diran Tekéian, rue Charles Zeytounian... La toponymie phocéenne dit l'histoire et la place des Arméniens à Marseille, dont la présence, attestée dès le XII^e siècle, se renforce entre le XIV^e et le XVII^e siècle avec l'établissement de commerçants venus de l'Empire ottoman qui y développent le commerce de la soie et des épices. Après une éclipse de près de deux siècles qui suit l'établissement d'un protectionnisme douanier par les autorités de la ville (1650), conduisant la plupart des négociants à quitter Marseille pour Livourne, les Arméniens y reviennent à la fin du XIX^e siècle parmi d'autres populations levantines (Grecs, Syro-Libanais), fuyant les persécutions hamidiennes. Aux trajectoires individuelles succède une immigration diasporique continue qui suit le génocide de 1915. Venus avec le statut de réfugiés en 1914 (4 000 personnes environ), ils sont probablement 60 000 entre septembre 1922 et 1927 à débarquer sans ressources au Cap Janet. Plus de 40 % resteront à Marseille, dans une ville de moins de 700 000 habitants, sous-développée sur le plan de l'habitat et de l'urbanisme. Les hôtels meublés du centre-ville et du quartier Belsunce sont très vite saturés. L'essentiel des migrants s'entasse alors dans les nombreux espaces non viabilisés de la ville, constituant les camps de réfugiés Victor Hugo, Mirabeau et Oddo où leurs conditions de vie sont particulièrement difficiles. Les Marseillais accueillent avec méfiance ces milliers

d'apatrides, étrangers par leurs coutumes et surtout leurs langues (le turc ou l'arménien) qui impose pour l'administration le recours aux interprètes, le plus souvent anciens combattants bilingues de la guerre de 1914. Les camps s'organisent progressivement, avec des services de sécurité intérieure, de santé et surtout un enseignement primaire obligatoire en français et en arménien. Mais l'autonomie de ces « agglomérations d'étrangers » est difficilement acceptable pour les autorités françaises, et la fermeture des camps, programmée en 1925, sera effective en 1927. Les Arméniens se dispersent dans la région, en fonction des opportunités d'emploi (Gardanne, La Ciotat). À Marseille, ils se regroupent dans des quartiers (Beaumont, Saint-Antoine, Saint-Loup, Saint-Jérôme) où ils sont aujourd'hui encore bien présents, mais beaucoup restent au centre-ville où ils se mêlent aux Français et aux autres populations de migrants (Italiens, Maghrébins). Dans l'entre deux guerres et malgré la crise économique des années 30, les conditions de vie de la première génération d'Arméniens s'améliorent. Ils trouvent à s'employer sur les chantiers, deviennent commerçants ou artisans, les femmes surtout travaillent à domicile. Si le monde du travail avec ses solidarités professionnelles contribue à l'intégration des Arméniens, que les enfants commencent à fréquenter les écoles françaises, les liens communautaires, essentiellement sur la base territoriale du quartier, sont très forts. En dehors de la sphère familiale, ces liens s'élaborent dans les églises, les associations d'entraide,

culturelles, les partis politiques, la presse (21 titres recensés à Marseille, 120 pour la France entre 1919 et 1939). Plus que les appartenances à une même communauté d'origine, « au pays » ou la religion, c'est la langue arménienne qui constitue et restera longtemps le principal marqueur d'identité.

Après la Seconde Guerre mondiale, ce sont près de 7 000 Arméniens, proches du parti communiste ou idéalistes de la terre arménienne, qui sont autorisés par les autorités soviétiques à « être rapatriés en Arménie » au départ de Marseille. Les Arméniens de la ville sont les plus nombreux à s'embarquer, dans un voyage dont on sait qu'il sera celui de toutes les désillusions.

En contraste avec le discours assimilationniste dominant, qui fait de l'immigration arménienne un modèle d'intégration, un rapport officiel de 1956 sur la situation des Arméniens des Bouches du Rhône – sans doute contestable pour nombre de ses analyses – relève les divisions profondes à l'intérieur de la « colonie arménienne » de Marseille et les obstacles à une « intégration rapide à la communauté nationale ». L'idée répandue d'une volonté d'intégration à tout prix, caractéristique des deux premières générations d'Arméniens, masque la persistance des liens et des pratiques communautaires tout comme des conflits d'identité. Le cliché du nouveau identitaire de la troisième génération d'Arméniens sur fond d'intégration réussie (« 100 % français, 100 % arméniens ») n'est pas tant une redécouverte de territoires identitaires perdus que la poursuite d'un dialogue

¹ Docteur en Sciences du langage, Conseiller culturel à l'ambassade de France à Yaoundé.

10 ininterrompu depuis 1922 des « réfugiés apatrides », aujourd'hui ces 80 000 Français d'origine arménienne de Marseille, avec leur histoire qui est aussi l'histoire d'une immigration.

S'agissant des compétences et des usages linguistiques, les locuteurs passifs (« semi-locuteurs ») de l'arménien sont à Marseille comme partout en France de loin les plus nombreux (exception faite des migrants du Moyen Orient et d'Arménie) et l'alternance de langue domine en discours. Les réappropriations

hors contexte familial de la langue relèvent de parcours individuels, essentiellement à travers les cours d'arménien proposés par les associations. À Marseille où est située l'école Hamaskaïne, la plus importante des six écoles bilingues dispensant un enseignement en français et en arménien, les statistiques académiques pour l'épreuve de langue arménienne au baccalauréat ne dérogent pas aux tendances nationales, avec un nombre limité et stable de candidats chaque année, lié principalement au niveau de

compétence exigé par l'épreuve écrite obligatoire.

Plus que la pratique, c'est le discours sur la langue arménienne, marqueur parmi d'autres de l'appartenance communautaire, qui semble contribuer à la production, entre attachement et posture, des identités individuelles ●

Com- bien de locu- teurs ?

On ne dispose d'aucunes données véritablement fiables sur le nombre de locuteurs de l'arménien en France. Le nombre de Français d'origine arménienne peut, en revanche, être estimé à environ 400 000. Sur ces 400 000, pour le nombre de locuteurs passifs (c'est-à-dire les personnes ayant une compréhension satisfaisante de la langue, mais ne la parlant pas), on avance généralement, sur des bases empiriques, une fourchette de 150 à 250 000. Les locuteurs actifs (ceux qui sont capables de parler couramment), sont probablement beaucoup moins nombreux : peut-être de 60 à 100 000.

D'après l'enquête sur l'histoire familiale annexée au recensement de 1999, 43 200 personnes déclareraient que leurs parents leur parlaient arménien lorsqu'ils avaient 5 ans et 23 900 qu'il leur arrive de le pratiquer actuellement. Au regard des données démographiques, ces chiffres semblent exagérément bas et sont probablement dus à un biais inhérent à la méthodologie de l'enquête. En effet, le chiffre avancé ne représente pas le nombre effectif de déclarants, mais est extrapolé d'après un échantillon de 300 000 personnes interrogées sur toute la France. Cet échantillon est composé de la somme d'échantillons régionaux conçus pour être représentatifs de la population de chaque

région. Le chiffre obtenu serait fiable si, dans les régions où réside un nombre significatif de personnes d'origine arménienne (Ile-de-France, Rhône-Alpes, PACA) cette population était répartie de façon homogène sur le territoire de la région. Or, ce n'est pas le cas. La population d'origine arménienne est majoritairement concentrée dans quelques communes d'Ile-de-France (Alfortville, Issy-les-Moulineaux...) et quelques quartiers de Marseille, Villeurbanne, Valence. L'absence de ces communes ou de ces quartiers dans l'échantillon conduit à sous-estimer le nombre de locuteurs, leur présence conduirait à le surévaluer.

On parviendrait sans doute à des chiffres plus fiables en essayant de déterminer par enquête le pourcentage de locuteurs dans un échantillon représentatif de la population d'origine arménienne et appliquer ensuite ce pourcentage au nombre total supposé de personnes d'origine arménienne ●

AD, JS

Parutions

BENGIO (Abraham) 2007, *Quand quelqu'un parle, il fait jour*. La Passe du vent, Vénissieux.

« Un Tangérois parlant toutes les langues de la Méditerranée » : c'est ainsi que Jorge Semprun a qualifié un jour Abraham Bengio. Ce haut fonctionnaire, agrégé de Lettres classiques, est aussi un militant du dialogue entre les cultures. Flamboyante déclaration d'amour à la langue française et à l'école de la République, cette autobiographie linguistique est aussi un plaidoyer passionné pour le plurilinguisme. Elle est suivie d'un entretien avec Thierry Renard.

ALLEN Garabato (Carmen) & BOYER (Henri) dir., 2007, *Les langues de France au XXI^e siècle : vitalité sociolinguistique et dynamiques culturelles*. L'Harmattan, Paris.

Les langues parlées en France, que ce soit les langues « régionales » de métropole et d'outre-mer, ou des langues non territorialisées issues d'une immigration plus ou moins ancienne, font désormais l'objet d'une recherche collective de longue haleine en vue de la publication d'une *Histoire sociale des langues de France* (HSLF). Cet ouvrage constitue les actes de la première rencontre du Collectif HSLF, qui s'est intéressée à divers types d'expression culturelle (chanson, théâtre, bandes dessinées, médias, manifestations festives...) qui utilisent une langue minoritaire en France.

LODGE (R. Anthony) 2007, *Les comptes des consuls de Montferrand (1273-1319)*. Coll. Études et rencontres, École des Chartes, Paris.

Les archives médiévales de Montferrand (qui fusionna au XVII^e siècle avec Clermont pour former la ville de Clermont-Ferrand) sont parmi les plus riches du sud de la France et conservent une série très fournie de comptes en langue d'oc, qui s'échelonnent du milieu du XIII^e siècle à la fin du XIV^e. Après avoir édité en 1985

le premier registre (1259-1272), R. Anthony Lodge, professeur à l'université St. Andrew en Écosse, poursuit la publication scientifique de ce document exceptionnel, dont l'intérêt est tout autant linguistique qu'historique. Située en domaine occitan, la ville de Montferrand n'est guère éloignée des dialectes d'oïl les plus méridionaux, ce qui en fait un observatoire socio-linguistique idéal pour saisir les tensions entre langue d'oc et langue d'oïl et leur évolution au bas Moyen-Âge.

MOUTIER (Abbé Louis) 2007, *Dictionnaire des dialectes dauphinois anciens et modernes*. IEO Drôme - ELLUG.

Resté manuscrit depuis le XIX^e siècle, ce dictionnaire des parlers occitans du Dauphiné, est considéré comme un ouvrage exceptionnel tant par son ampleur (plus de 25 000 entrées) que par la rigueur et la précision dont il fait preuve, notamment dans la définition du sens, dans l'observation de la variation linguistique et par l'attention qu'il porte à la réalité phonétique de la langue en adoptant un système de transcription tout à fait original. Le grand romaniste Walter von Wartburg, qui l'avait largement utilisé pour la rédaction de son monumental *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, le présentait comme « l'un des ouvrages les plus remarquables qu'il y ait dans ce genre ».

WERNER (Michael) dir., 2007, *Politiques et usage de la langue en Europe*. Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

Les débats actuels sur la situation des langues en Europe souffrent d'un déficit de réflexion. La position dominante de l'anglais et le recul conjoint du français et de l'allemand sont perçus par certains comme la marque d'une évolution inéluctable. Pour tenter de sortir des clichés habituels sur l'appauvrissement linguistique, cet ouvrage propose de réfléchir au fonctionnement et aux

implications des choix linguistiques à travers une série de questions d'ordre plus général. Diverses et nuancées, les réponses visent à redéfinir les conditions – et les limites – d'une action publique soucieuse des principes d'une société démocratique.

NICOLAÏ (Robert) 2007, *La vision des faits : De l'a posteriori à l'a priori dans la saisie des langues*. L'Harmattan, Paris

Comment ceux qui utilisent les langues et ceux qui les décrivent se situent-ils face à l'interprétation des phénomènes linguistiques ? Telle est la question qui sous-tend cet ouvrage. Dans cette réflexion qui se développe sur quelques points d'analyse phonologique, trois dynamiques se croisent : l'identification des données linguistiques, leur interprétation et leur actualisation par les utilisateurs, leur interprétation et leur objectivation par ceux qui les décrivent. C'est l'œuvre d'un linguiste mais cela n'en fait pas pour autant un ouvrage de « spécialité » : en effet, les questions abordées enjambent les frontières disciplinaires et sont le support d'une réflexion sur la construction des connaissances en sciences humaines et sociales.

MIROUX (Daniel) 2007, *Dictionnaire français-iaai/Tusi hwen iaai ae gaan. Dictionnaire contextuel et thématique/Tusi ae gaaniny dok me önyen*. Alliance Champlain, Nouméa. L'iaai est une des deux langues de l'île d'Ouvéa, et une des quatre langues de Nouvelle-Calédonie (sur vingt-huit) enseignées dans le secondaire. Destiné à un large public, ce dictionnaire donne non seulement, pour chaque mot, un ou plusieurs équivalents français, mais associe à chaque terme une phrase illustrant l'utilisation du mot en contexte. Par ailleurs, pour certains mots, sont détaillées des listes de termes pour donner une vue d'ensemble sur un même champ lexical. Le but de cette publica-

tion est de permettre à l'iaai de s'épanouir dans un contexte plurilingue. Il devrait être suivi, à terme, d'un dictionnaire français-iaai.

FERNANDEZ-VEST (Jocelyne) dir. 2007, *Combat pour les langues du monde/Fighting for the world's languages. Hommage à Claude Hagège*. L'Harmattan, Paris.

Polyglotte d'exception et linguiste par passion, Claude Hagège est à la fois un chercheur de terrain et un théoricien des sciences du langage. Sa popularité est née avec le succès de *L'Homme de parole*, un livre précurseur qui plaide avec vigueur pour une linguistique à l'écoute des langues en péril, pour la réconciliation post-structuraliste de la langue et de la parole, pour la complémentarité des recherches sur la typologie des langues et sur les universaux du langage. Cet hommage rassemble 44 collègues, disciples et amis du maître, théoriciens illustres comme jeunes chercheurs, qui soumettent à l'épreuve des langues les plus diverses, les apports décisifs de Claude Hagège à la linguistique

MESCHONNIC (Henri), 2007, *Éthique et politique du traduire*, Verdier.

Dans le continu d'un travail sur le rythme comme organisation du mouvement de la parole, cet ouvrage montre que la traduction a un enjeu majeur : l'idée qu'on se fait, dans une pratique, de la littérature et du langage ; traduire est le laboratoire expérimental, le terrain privilégié d'une critique des idées reçues concernant le langage. Et parce que c'est un particulier à valeur universelle, le fonctionnement du rythme dans la Bible, radicalement extérieur à nos représentations traditionnelles, est pris comme le levier théorique qui peut transformer toute la théorie du langage.

Orientations bibliographiques

- 2006, *Anthologie de la poésie arménienne contemporaine* (bilingue), Marseille, Parenthèses.
- BELEDIAN, Krikor, 1994, *Les Arméniens*, Brépols.
- BELEDIAN, Krikor, 2001, *Cinquante ans de littérature arménienne en France, du même à l'autre*, Paris, CNRS.
- DADRIAN Vahakn, 1996, *Histoire du génocide arménien*, Paris, Stock.
- DEDEYAN Gérard (dir.), 2007, *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat.
- DONABÉDIAN Anaïd, 1994, « Comment peut-on être arménophone en diaspora », in Varol Marie-Christine (ed.), 1994, *Plurilinguismes, Langues de diaspora* n° 7 Paris, CERPL., pp. 47-68.
- DONABÉDIAN Anaïd, 1997, « Langue et identité arménienne en France : symboles et pratiques », in Dum-Tragut Jasmine, 1997, *Die Armenische Sprache in der Europäischen Diaspora*, Graz. pp. 85-106.
- DONABÉDIAN Anaïd (ed.), 2001, *Langues de diaspora, Langues en contact ; Faits de Langue* n° 18, 2001, Paris, Ophrys.
- DONABÉDIAN Anaïd, 2000, « Langues de diaspora, langues en danger : le cas de l'arménien occidental », *Les langues en danger, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, Nouvelle Série, Tome VIII, pp. 137-156.
- DONABÉDIAN Anaïd, 2003, « L'Arménien occidental », in Cerquiglini Bernard (dir.), *Les langues de France*, PUF, Paris, p. 203-214.
- HOVANESSIAN Martine, 1992, *Le lien communautaire, trois générations d'Arméniens*, Paris, Armand Colin.
- HOVANESSIAN Martine (coordinatrice), 2007, *Diaspora arménienne et territorialités, Hommes et migrations* n° 1265 : janv.-fév.
- MOURADIAN Claire, 1995, *L'Arménie*, Que sais-je ? n° 851.
- NICHANIAN Marc, 1989, *Agés et usages de la langue arménienne*, Paris, Entente.
- TERNON, Yves, 1996, *Les Arméniens, Histoire d'un génocide*, Paris, Seuil.

Sites internet

- | | |
|---|---|
| http://www.netarmenie.com | http://www.acam-france.org |
| http://www.crda-france.org | http://www.armenianow.com/ |
| http://www.etudes-armeniennes.org | http://www.armenie-mon-amie.com/-Livres-.html |

Radios

- Ayp FM : Paris, 99.5 FM de 6 h à 14 h
Radio Arménie : Lyon 102.6 FM, Vienne 106.1 FM

À retourner à

Délégation générale à la langue
française et aux langues de France
Observatoire des pratiques
linguistiques
6, rue des Pyramides
75001 Paris
ou par courriel :
olivier.baude@culture.gouv.fr

Si vous désirez recevoir **Langues et cité**,
le bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques,
merci de bien vouloir nous adresser les informations suivantes sur papier libre

Nom ou raison sociale :

Activité :

Adresse postale :

Adresse électronique :

Date :

Ce bulletin applique
les rectifications
de l'orthographe, proposées
par le Conseil supérieur
de la langue française (1990),
et approuvées par l'Académie
française et les instances
francophones
compétentes.

Langues et cité

Directeur de publication : Xavier North
Président du comité scientifique
de l'observatoire : Pierre Encrevé
Rédacteurs en chef : Olivier Baude, Jean Sibille
Coordination : Dominique Bard-Cavelier
Composition : Éva Stella-Moragues
Conception graphique : Doc Levin/
Juliette Poirot
Impression : Daneels groupe graphique

Délégation générale à la langue française et
aux langues de France
Observatoire des pratiques linguistiques
Ministère de la Culture et de la Communication
6, rue des Pyramides, 75001 Paris
téléphone : 01 40 15 36 91
télécopie : 01 40 15 36 76
courriel : olivier.baude@culture.gouv.fr
www.dglf.culture.gouv.fr
ISSN imprimé : 1772-757X
ISSN en ligne : 1955-2440

Les points de vue exprimés dans ce bulletin n'engagent que leurs auteurs